Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 31

Artikel: Une bonne affaire
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-207022

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

testations d'amitié; à notre retour, sept jours après, la scène se renouvella ainsi que les toasts, l'on se quitta le cœur tout réjoui, avec un air de la meilleure intelligence possible.

LES ROMANCES DE NOS GRANDS-PÈRES

Au sexe aimable.

Vous, que le ciel fit pour séduire,
Vous, qui dispensez les faveurs,
Femmes, voulez-vous sur les cœurs,
Conserver toujours votre empire ?
De l'amour, imitez les sœurs,
Sachez qu'il faut suivre leurs traces,
Et que la beauté sans les Grâces,
Serait comme un printemps sans fleurs.

Pour nous charmer, sachez encore
Cultiver d'aimables talents;
Formez-vous dans les arts charmants
Et d'Euterpe et de Terpsichore.
La beauté peut séduire un jour,
Mais le temps après lui l'entraîne;
Les talents sont la seule chaîne
Qui puisse captiver l'amour.

Sans affecter votre parure,
Que le goût sache l'embellir,
Et qu'un peu d'art vienne s'unir
Aux dons heureux de la nature.
Mais que toujours dans votre cœur
Une secrète voix rappelle
Que la parure la plus belle
Est le voile de la pudeur.

LA PATRIE VAUDOISE

Sous ce titre, un de nos journaux publiait, il y a quelques années, les lignes suivantes, signées, Ch. Vallotton.

«... Il me semble que sur l'antique colline de la Cité, mieux qu'ailleurs, les choses parlent toutes seules de la patrie vaudoise... si bien qu'on y croit deviner son génie qui plane au-dessus de la plaine, — génie silencieux, entendu pourtant de qui l'écoute.

» Il y a une âme des choses, surtout des vieilles choses... Et ce sont de vieilles choses qui donnent à la Cité son cachet : une vieille église, un vieux château, une vieille école...

» La Cathédrale, où sous la pierre dorment les évêques et dont les vitraux du cœur ont tant de fois réfléchi les rayons du soleil levant... L'ancien Château des évêques, où jadis s'écrivaient des mandements et où maintenant on s'occupe de bordereaux, de comptes et décrets... Puis l'Académie, depuis des siècles centre des lumières, phare brillant sur la colline vaudoise...; la grande cour où chaque année le vent d'automne mène de-ci de-là les feuilles sèches et recroquevillées des tilleuls; la longue façade impassible; là-haut, le clocheton où depuis si longtemps sonne « la cloche de moins le quart »; puis les auditoires, pas beaux, mais vénérables de vieillesse et de vétusté...

» Vieille église, vieux Château, vieille école... Ne vous semble-t-il pas que, réunis sur la colline, ces graves monuments parlent, quoique de pierre !

» A la Cité, presque tout d'ailleurs concorde : les rues elles-mêmes ont quelque chose de recueilli; elles semblent presque avoir composé leur visage sur ceux qu'elles voient passer d'ordinaire : gens de bureau, gendarmes et gens d'étude...

» Sur la vieille colline, une fête à carrousels serait une profanation, mais comme la statue de Davel y sera bien chez elle et qu'une solennité patriotique y est bien à sa place ! Plusieurs ont dû se le dire tout récemment, lors de l'assermentation du Grand Conseil !

» Qu'il faisait donc beau ce jour-là ! Là-haut, au-dessus des toits, un ciel guilleret d'un bleu de printemps, où voguent tout seuls quelques petits nuages blancs. Et les cloches envoyent au loin leur son grave d'airain, mettant un air de fête, mais de fête solennelle, égayée par ce clair soleil de mars.

Entre la double ligne bleue des soldats, le cortège descend le long de la Cité-Devant. De la place du Château, on voit l'enfilade de la rue qui s'éloigne entre ses maisons claires, où domine la molasse, aux nuances hésitantes, du vert d'eau à la grisaille... Tout au fond, le profil gothique de la Cathédrale qui, sur le ciel, découpe les lignes contournées de sa haute tour sombre à clochetons...

» Oui, elle parle de la Patrie vaudoise, la vieille colline... C'est qu'elle est pleine de souvenirs, c'est aussi qu'elle est haute et qu'on y domine le pays vaudois : au pied, Lausanne « la nonchalante », puis loin la plaine vaudoise qu'on voit s'étaler montant un peu jusqu'au Jura, qui barre l'horizon, toujours drapé dans la brume lointaine. Et de la colline, on devine la vie de notre petit peuple agricole : les gens aux champs et les « chars à échelles » roulant sur les routes aux poteaux vert et blanc...»

Ceux que l'on n'attendait pas. — C'était à la fin officielle de l'hiver dont nous ne pouvons avoir raison. Une dame de la « haute » décida de fermer ses salons par une grande réception.

Elle fit imprimer les invitations et pria sa demoiselle de compagnie, depuis peu de temps à son service, d'envoyer ces invitations suivant les adresses inscrites dans un carnet qu'elle lui confia.

La demoiselle de compagnie, qui ne connaissait pas encore les habitués de la maison, transcrivit donc fidèlement tout le carnet, qui, dans ses derniers feuillets, mentionnait les fournisseurs.

En sorte qu'au jour dit, la maîtresse de la maison, ébahie, et ses invités, stupéfaits, virent arriver le boucher, le boulanger, le masseur, le couturier, le pédicure, deux cordonniers, un marchand de parapluies et le tenancier d'un bureau de placement.

DAO PAYS DAO SELAO

Un de nos plus fidèles abonnés veut bien nous adresser le morceau et la boutade que voici. Il les a copiés à notre intention dans l'Armana Prouvençau *per lou bel an de Diéu 1910.*

Nous en donnons la traduction, pour ceux de nos lecteurs qui ne les pourraient comprendre dans le texte original, bien qu'il y ait, comme on le verra, une certaine analogie entre celui-ci et notre patois.

Dequé s'enventara maï ?

Espritfort, l'espeditour bèn couneigu à Castèu-Reinard, disié dins lou café i païsan que l'escoutavon :

— Aro, que vèngon plus nous parla de Bon Diéu : émé la Scienci, l'ome fara tout ço que voudra. Regardas lis aerouplan, mounton pas au cèu senso escalo ?

— Es clar que, rebriquè lou maïre, se vèi à l'ouro d'iuei de causo espetaclousa. Dequé s'envantara maï? Figuras vous qu'à Cavaïoun, la semana passado, i avié sus lou marcat uno espèci de machino que veritablamen èro estraourdinari : se ié mettiè d'un bout uno brassado de fen, et de l'autre bout n'en tiravon, sabès dequé ?... un toupin de la !

— Eh ! bèn, vésès ? cridé Espritfort. Ah ! boutas ! n'en veirés bèn d'autre !

— Soulamen, fagué lou maïr, aquelo machine d'aqui, es pas la Scienci que l'a nventado : ié dison uno *vaco.*

Lou mouissau.

— Qu'ès aco, un mouissau ? — Uno causo de rèn...

— Fès n'en un, que zounzoune et que pougne tant bèn !

* * *

Traduction.

Qu'inventera-t-on encore ?

Espritfort, l'expéditeur bien connu à Château-Renard disait, au café, aux paysans qui l'écoutaient :

— A présent, qu'on ne vienne plus nous parler de Bon Dieu : avec la Science, l'homme fera tout ce qu'il voudra. Regardez les aéroplanes : ne montent-ils pas au ciel sans échelle ?

— C'est clair que, répliqua le maire, on voit à l'heure présente des choses épatantes. Que n'inventera-t-on pas? Figurez-vous qu'à Cavaillon, la semaine passée, il y avait sur le marché une espèce de machine qui véritablement était extraordinaire : si on y mettait d'un bout une brassée de foin, on en tirait, de l'autre bout, savez-vous quoi?... un *toupin* de lait !

— Eh ! bien, voyez ! s'écria Espritfort. Ah ! vous en verrez bien d'autres ?

— Seulement, fit le maire, cette machine-là ce n'est pas la Science qui l'a inventée : on l'appelle... une vache !

Le moustique.

— Qu'est-ce que c'est qu'un moustique ?

— Une chose de rien.

— Fais-en un qui *zounzoune* et qui pique si bien.

LE SONNET DU GUEUX

Saint-Amand — le saviez-vous ? — était un poète bon vivant du XVIIe siècle, qui, comme le sergent du « Chalet », chanta surtout le vin, l'amour et le tabac.

Si Saint-Amand ne fut pas un modèle, oh ! non, ce fut du moins un joyeux compagnon, qui prit gaîment la vie, insouciant du lendemain, mais incapable d'une mauvaise pensée, d'une mauvaise action à l'égard des autres hommes.

Quand, un jour, la misère le vint surprendre au milieu de ses folles orgies, voyant que tout espoir était perdu de revoir un bon temps, il mourut. Mais pour faire une fin digne de sa vie, il s'en alla au cabaret qu'il avait coutume de fréquenter et là, celui qu'on avait baptisé le « Grand goinfre », drapé dans son manteau troué, rendit l'âme.

Voici un de ses sonnets, qui aussi bien pourrait lui servir d'épitaphe.

Coucher trois dans un lit, sans feu et sans [chandelle,
Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,
Où les chats, ruminant le langage des Goths,
Nous éclairent sans cesse en roulant la prunelle;

Hausser notre chevet avec une escabelle;
Etre deux ans à jeun, comme les escargots;
Rêver en grimaçant, ainsi que les magots,
Qui, baillant au soleil, se grattent sous l'aisselle.

Mettre, au lieu d'un bonnet, la coiffe d'un chapeau;
Prendre, pour se couvrir, la frise d'un manteau,
Dont le dessus servit à nous couvrir la panse;

Puis souffrir cent brocards d'un vieil hôte irrité,
Qui peut fournir à peine à la moindre dépense :
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

UNE BONNE AFFAIRE

Un monsieur racontait l'autre jour la plaisante aventure qui lui était arrivée en chemin de fer.

« Je venais de prendre place dans mon compartiment, dit-il, lorsque, en m'asseyant, je sentis la présence d'un objet qui cédait sous mon poids. Je me relevai, je regardai et, à mon grand regret, je constatai que j'avais effondré un superbe chapeau haut-de-forme.

» J'eus beau prodiguer à la coiffe les coups de poing les plus stimulants et passer sur la soie une manche caressante, le mal était irrépara-

ble; j'avais fait du luisant cylindre un lamentable accordéon.

» Soudain, un voyageur assoupi dans son coin s'éveilla, s'écriant :

» — Mon chapeau! mon beau chapeau neuf!

» Et il m'accabla de reproches.

» Je représentai que la faute était à lui, qu'il y a des filets réservés aux effets, que c'est aux voyageurs et non pas aux chapeaux que sont destinées les banquettes; mais il ne voulut rien entendre.

» — Un chapeau neuf, monsieur, tout neuf!... Je le mettais pour la première fois!... Payez-moi mon chapeau!

» — Combien? finis-je par lui demander.

» — Quinze francs, monsieur.

» J'allongeai les trois écus, et l'homme remercia; puis, je me remis dans mon coin et je m'assis en propriétaire sur le chapeau devenu mon bien; enfin, je pus dormir.

» Je ne me réveillai qu'en arrivant à Rozsnyo.

» La pluie tombait à torrents.

» Mon compagnon, qui descendait comme moi, mit le pied hors du vagon, mais il rentra bientôt.

» — Monsieur, me dit-il, je ne puis aller nu-tête sous une pluie pareille; rendez-moi mon chapeau!

» — Votre chapeau? Mais il est à moi. Ne vous l'ai-je pas payé?

» — Mais, monsieur, ce chapeau-là n'est plus portable!

» — Alors, il ne vous sera pas plus utile qu'à moi.

» — Mais je voudrais l'avoir au moins pour traverser la ville, pour aller chez le chapelier!

» — Ecoutez, lui dis-je, c'est bien pour vous rendre service : j'ai payé ce chapeau quinze francs; donnez-m'en seulement dix-huit et je vous l'abandonnerai!

» Et l'affaire fut conclue; je n'avais point perdu ma journée! »

Un « si ». — Jean-Louis rencontre le bon vieux instituteur qui, depuis près de cinquante ans, enseigne les chinoiseries de l'orthographe aux enfants du village.

— Eh bien, mossieu le régent, vous voilà en vacances. C'est le bon temps?

— Oui, oui, Jean-Louis, pendant les vacances ça va toujours. Oh! ce n'est pas que le reste de l'année soit bien terrible. Mon té, l'école, ça irait encore assez bien s'il n'y avait pas ces tonnèrres de bouèbes!

Charrette de pluie! — Une dame, à un pauvre mendiant, amputé d'une jambe :

— Vous dites que vous avez des varices à la jambe gauche?... Mais elle est en bois.

— Justement, madame, par ces temps d'humidité les veines du bois se sont gonflées.

Pitié. — Un mendiant, au coin d'une rue, sollicite une aumône et implore la pitié pour un pauvre petit être hâve et décharné qu'il tient dans ses bras.

« Ayez pitié, ma bonne dame, pour ce pauvre petiot qui n'a jamais eu de mère; c'est l'enfant de sa tante qui l'a abandonné seul au monde ».

LE TOUT Y VA

Beaucoup de gens appellent estomac le ventre et la poitrine, dit le Dr Barnaud, dans sa *Causerie sur l'hygiène*[1], ils s'imaginent que cette vaste cavité n'est qu'un garde-manger qu'ils ne se lassent pas de remplir.

L'estomac notre brave fabricant de chyme, qui se livre trois à quatre fois par jour à un travail fatiguant pour digérer la nourriture que nous lui imposons, m'inspire une pitié sincère; trop souvent, pour récompense de ses loyaux services, il ne reçoit que des aliments incendiaires ou indigestes: ceux qui ne péchent pas par la qualité péchent par la quantité, aussi la vengeance lui est permise et il en use.

Règle générale: tant que nos organes fonctionnent normalement, rien ne nous décèle leur existence; tous les rouages marchent à notre insu; sitôt que nous avons conscience du siège d'un organe, il est survenu un dérangement: c'est la fumée qui annonce que le feu couve quelque part.

Lorsqu'on possède dans sa maison un domestique honnête et laborieux, irréprochable sous tous les rapports, on se gardera bien de le payer en fausse monnaie et de ne lui octroyer que des coups de bâtons pour ses menus plaisirs, car, tout bon enfant qu'il puisse être, il ne tardera pas à se refuser au service et à jouer des tours à sa façon. Il en est exactement de même à l'égard de l'estomac; dès qu'on abuse de sa bonne volonté et qu'on l'offense, il s'insurge en faisant éprouver des sensations de pesanteur, de brûlures, de tiraillements; il se ballonne et ce n'est qu'avec aigreurs et détonations qu'il s'acquitte de son devoir, puis il se met en grève complète et nous manifeste sa démission par le retour immédiat des aliments; comme une maîtresse brouillée avec son amant, il renvoie tous les cadeaux.

Dans les cas plus graves, il invoque, pour mieux exercer sa vengeance, un ulcère ou un cancer et alors: adieu paniers, vendanges sont faites.....; qu'on ne l'oublie pas: l'estomac est le laboratoire de l'apoplexie.

Aussi, pour prévenir ces inconvénients, d'autant plus fâcheux qu'ils nous frappent dans nos plus chères affections, écoutons et pratiquons les conseils de l'hygiène.

L'homme, dit-elle, n'a besoin pour vivre que d'une quantité de nourriture très inférieure à celle qu'il consomme habituellement. En effet, on a calculé qu'en moyenne un adulte bien portant devait consommer en vingt-quatre heures de 2 ½ à 3 kilogrammes de nourriture, dont 900 grammes seulement de matière sèche (pain, viande, légumes); le surplus est représenté par les liquides pris en boisson et incorporés aux aliments. Eh bien! après un déjeuner plus ou moins copieux, nous procédons au dîner, où l'interminable cortège de l'absinthe, du potage, des entrées, des hors-d'œuvre, des viandes, des légumes, des entremets et des desserts défile pendant plus d'une heure entre deux haies de rasades serrées, avec la classique demi-tasse pour arrière-garde et le pousse-café comme supplément. Pas plutôt la digestion est opérée, que nous voilà derechef les pieds sous la table, travaillant des mâchoires avec une ardeur nouvelle: c'est le souper; en sorte qu'à force d'avaler des grammes, on finit par avoir bien au-delà de 3 kilos dans le corps. Et notez qu'une foule de personnes, qui croient tout bonnement manger pour vivre, ne se contentent pas de ces trois repas; ils intercalent encore une collation à dix heures et une à quatre; ils sont loin de s'imaginer que, tout compte fait, ils ne vivent que pour manger; mais que voulez-vous? on assure que l'appétit vient en mangeant.

A ce sujet, remarquons que la gloutonnerie tue plus d'hommes que l'inanition, et cela se conçoit aisément puisqu'on n'abuse jamais que des bonnes choses. Il est certain que l'habitude et l'imitation jouent un rôle prépondérant dans la question de l'alimentation; fréquemment nous nous attablons, non point par faim, mais uniquement parce qu'il est d'usage de manger à cette heure fixe; nous prenons conseil de notre montre et non de notre estomac, laissant de côté l'avis du seul intéressé; puis on vide son assiette pour faire comme tout le monde; aussi l'usage des stimulants, tels que : vermouth, absinthe, bitter, madère, etc., pris avant les repas, s'expliquent tout naturellement: on se crée ainsi un appétit de toutes pièces.

Estomacs d'autruches.

Ah! si nous avions, autrement qu'au figuré, un estomac d'autruche, à la bonne heure, nous ne serions pas tenus à tant de ménagements.

Un instrument d'autruche est un vrai bazar: on y trouve de tout.

Voici l'inventaire des objets trouvés dans l'estomac de deux autruches dont on avait fait l'autopsie.

1re autruche : trois pipes en terre, parfaitement intactes, et devenues de couleur verte; un couteau manche de cuivre, long de 2 centimètres; vingt-cinq boutons de cuivre, de divers corps d'infanterie et plus ou moins usés; une pièce de 50 centimes intacte, puis trente-deux sous ou centimes, pièces de cuivre plus ou moins usées et sur la plupart desquelles l'effigie avait disparu; une cinquantaine de pièces de cuivre très usées, réduites à l'état de paillettes triangulaires; des débris de chaînes de montres; des objets en métal indéterminé; six grosses noix entières; plusieurs morceaux d'une canne d'aubépine.

Enfin, un morceau de fil de fer, long d'un décimètre, avait traversé les parois du gésier, et se trouvait dans l'épaisseur des parois de l'abdomen parfaitement enkysté et sur le point de sortir; un centimètre d'épaisseur des muscles le séparait à peine du dehors. Il y avait adhérence du gésier avec les parois abdominales vers le point qui avait livré passage à ce corps.

La présence de ce corps étranger n'avait pas occasionné le moindre dérangement dans la santé de l'oiseau.

*

2e autruche : on découvrit à l'autopsie, une masse volumineuse de linge, d'étoupe, de sable et de lambeaux de vêtements, dont le poids fut évalué à 3 kilogrammes et demi. Ces matières enveloppaient pour ainsi dire une quantité considérable de corps étrangers de nature très diverse; on y comptait: 3 coins de fer pesant 39, 119 et 122 grammes, soit au total 280 grammes; neuf pièces de monnaie de billon anglaises, trois de deux pence (du poids et des dimensions des anciens décimes français) et six d'un penny (toutes ces pièces de monnaie pèsent ensemble 105 grammes); une charnière en cuivre du poids de 36 grammes; deux clefs de fer unies par un fort galon de fil; vingt clous ou débris de clous de fer; dix-sept clous de cuivre de dimensions variées; vingt-quatre petits objets, aussi de cuivre, tels que boutons d'habit, parties de sonnettes, parcelles de feuilles métalliques, etc.; vingt-six morceaux de fer très oxydés; une balle de plomb; douze petits cailloux arrondis et brillants; vingt-six menus débris parmi lesquels dix perles assez grosses, etc.

Tous ces objets donnaient un poids total de 728 grammes, qui, ajoutés au chiffre indiqué pour le linge et les débris de vêtements, formaient un ensemble de 4 kilogrammes 278 grammes.

Et l'animal, jusqu'à sa mort, arrivée par accident, avait toujours paru jouir de l'exercice régulier de toutes ses fonctions.

Les supercheries du dictionnaire. — Un jeune Allemand, venu en Suisse romande pour apprendre le français, voit, dans son dictionnaire de poche, que « juste » et « équitable » sont synonymes.

Son cordonnier lui apporte une paire de bottes, qu'il a commandées. Il les essaie. Elles sont trop petites.

— Oh! mossié, dit-il, vous avez fait là des pottes qui sont vraiment trop éguitables.

---

[1] Aigle, Dulex-Ansermoz, éditeur, 1870.

Rédaction: Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie FATIO & GREC.